

nieur ! A quoi bon apprendre le grec, dit péremptoirement le vulgaire, puisqu'on ne le parle plus ? et les "hommes d'action" s'écrient « chassons des lycées ces idéologies fumeuses, cette sophistique dangereuse, cette rhétorique de mauvais aloi qui ne sauraient conduire l'enfant qu'aux hérésies séculaires des Vadius et des Trissotin, en faire un pédant et un cuistre ».

Hélas, qui dira les torts et les méfaits de l'humanisme ! Nous ne voulons point l'abattre au contraire -- aussi serons-nous vigilants à voir les maux dont il est rongé pour l'en guérir avec plus de soins. Car dans d'autres mains que celles de l'Université le malade n'en réchapperait pas.

Depuis des siècles, mais surtout depuis la Renaissance nous sommes enfermés dans la -- très belle du reste -- civilisation gréco-latine. Le Droit romain pèse sur nos lois, et quelqu'immense progrès qu'ait pu faire l'esprit critique, nous professons à l'égard des Lettres qui nous ont nourris un culte respectueux et aveugle, qui n'a rien perdu de sa vigueur depuis les Guillaume Budé et les Henri Estienne. Or s'il était naturel que les esprits du XVI<sup>e</sup> siècle, qui avaient tout à apprendre de l'antiquité recouverte, aient admiré tout sans discernement dans la masse de richesses dont ils avaient brusquement à faire l'inventaire, le malheur c'est qu'on l'ait fait, depuis, cet inventaire, sans se départir, en général, de ce parti-pris d'admiration. Le mot d'ordre a été, et est resté très longtemps "Dithyrambe et surenchère".

Etant donnés les mérites attribués une fois pour toutes (le plus souvent arbitrairement) à un écrivain, le jeu consiste à parachever le panégyrique. Quel terrible casse-tête d'être dans ces conditions le millième à dire du nouveau sur Sophocle ! C'est une véritable acrobatie, un exercice de sophiste, plié à la gymnastique du rhéteur. Aussi quel dressage, il y a encore quelques années, pour initier dès l'enfance les jeunes néophytes au culte de ces dieux périmés ! Quelle atmosphère étouffante que celle où s'étiolait une littérature détachée du monde vivant, condamnée à se flétrir tôt ou tard, recroquevillée sur elle-même.

Faut-il donc la laisser mourir de sa belle mort et lui faire de joyeuses obsèques ? Non, ne poussons pas plus loin la rancune et l'indifférence. Nous en serions les premiers punis. Car si je me suis élevé avec une passion peut-être trop vive contre le zèle importun et néfaste

des grécolâtres impénitents, je veux proclamer bien haut et bien vite que ma foi dans le grec est au moins aussi consciencieuse, aussi ardente, et aussi orthodoxe que la leur.

Du point de vue scolaire le plus strict -- et l'on aurait mauvais jeu à me reprocher ici la déformation professionnelle, puisque je n'ai que quelques mois d'enseignement -- je persisterai longtemps à accorder au grec une puissante valeur éducative : la pratique constante et minutieuse de l'analyse grammaticale et logique, la recherche du mot précis, l'exacte transcription des images et des métaphores, le respect de la couleur et du mouvement d'un morceau, la discrimination des plus fines nuances de la pensée grâce aux particules, constituent le meilleur exercice d'assouplissement pour l'intelligence et la plume.

Apprenez le grec pour l'oublier, oubliez-le éperdument ; il vous en restera toujours quelque chose : il vous aura appris à penser et à connaître à fond votre langue. Ce n'est pas un mince bénéfice et tel quel, il justifierait votre patient labeur.

Mais ce n'est point tout : notre langue n'est pas seule tributaire d'Athènes : notre civilisation elle aussi, je l'ai dit, est pétrie de gréco-latin ; et si, comme l'a dit Hugo, "Rome est la mère, et la Grèce l'aïeule", il importe de nous retremper à la source première. Et cette source, elle est éminemment féconde : huit siècles de littérature largement humaine. Elle contient certes des parties caduques et périssables, des fautes et des malfaçons, et nous serons les premiers à le déclarer sans parti-pris : ces scrupules ne diminueront en rien l'importance de cet héritage spirituel : sur tous les modes on a chanté les qualités de l'antique race : sens de la mesure, finesse, intelligence souple et rusée etc. etc., je n'insisterai pas et je ne m'attacherai qu'à deux points précis : le sens de l'humain et la sérénité d'âme, car ce sont deux vertus qui me paraissent aujourd'hui noyées dans le flot des préoccupations matérielles, étourdies par le ronflement des machines, "chez un peuple d'ingénieurs qui se croit heureux, comme l'a dit A. France, parce qu'il possède des ascenseurs". Sans être le "laudator temporis acti" dont parlait Horace, sans se lamenter sur la disparition de la torche résineuse et de la chandelle de suif on peut constater que le progrès, le beau progrès scientifique, nous a créé des âmes de moteurs